L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 29 DECEMBRE 1890. 64ème Année

Dufour & Donnet.
Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La. as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 29 DECEMBRE 1890.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

EDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

EDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

Le travail en Suède.

La population ouvrière de la Suède est d'un recensement et d'un classement difficiles, par suite de la confusion produite entre les ouvriers d'usine, les ouvriers agricoles, les domestiques et les journaliers, véritables nomades qui parcourent les immenses régions de la Suède, s'occupant tantôt à un labeur, tantôt à un autre, une année dans le Nord, une autre dans le Sud.

D'après la statistique officielle de la population en 1880, le nombre des ouvriers était de 303,111 à cette époque ; en 1885, d'après les rapports du collège de commerce, il était de 156,906 ; enfin, d'après les chiffres du Comité des assurances ouvrières il n'était que de 136,544.

Néanmoins, il est permis, d'après la moyenne, d'évaluer la population ouvrière de la Suède à 500,000 individus —soit environ le dixième de la population totale du royaume.

C'est à ce chiffre que s'est arrêté dans son rapport, M. René Millet, ministre de France à Stockholm.

La population ouvrière de la Suède ne forme pas, comme dans la plupart des autres pays, de fortes agglomérations.

Cependant, les ouvrières agricoles ne sont pas aussi disséminées : des intérêts les retiennent autour des exploitations.

Les ouvriers proprement dits forment trois groupes principaux :

1. Les ouvriers des mines et fonderies, que la statique la plus approximative évalue à environ 29,000.

2. Les ouvriers de fabrique, évalués à 74,467 pour l'année 1887 :

3. Les artisans, qui seraient environ 34,000, sans compter les patrons.

En 1887, il y avait 3,087 fabriques en activité avec 2,118 patrons et 788 compagnies.

Parmi les artisans, il se trouve 21,287 patrons.

La concurrence des ouvriers étrangers est nulle.

Les salaires sont peu élevés. Les ouvriers de fabrique gagnent de 6 à 12 kreuzer, par semaine (de 8,40 à 16 fr. 80) ; ceux des chemins de fer environ 12 kreuzer, les ouvriers agricoles de 6 à 12 kreuzer. D'après les auteurs la moyenne varie.

	Couronnes
Ouvriers agricoles	7 92
Industrie proprement dite	12 31
Mines de métaux	12 48
Chemin de fer	13 62
Administration de l'Etat et des communes	16 17
Industrie du bâtiment	13 42
Fabriques d'armes et de machines à coudre	17 16
Industrie du bois	17 28
Fabriques de papier	18 19
Celles d'allumettes	6 20

Après avoir connu le système des maîtrises et des jurandes, et après avoir adopté le système de la libre concurrence, la population ouvrière réclame une large intervention de l'Etat pour la protection des travailleurs.

La suppression des corporations date de 1860, mais déjà les ouvriers tentent de les remplacer par l'organisation des syndicats.

Des écoles primaires supérieures, donnant un enseignement professionnel, ont été fondées, soit sur l'initiative de l'Etat, soit sur celle des particuliers.

Il se trouve une association qui donne, gratuitement, aux adhérents, des leçons de calligraphie, d'arithmétique, de tenue des livres et de langue suédoise.

Chaque année, le Parlement vote des subsides pour l'organisation de conférences populaires dans les principales villes.

Des Caisses d'épargne ont été créées, et elles ont pris un rapide développement. Le bilan s'élève, actuellement, à 322,000,000 francs.

Pour régler les différends entre patrons et ouvriers, il n'existe pas d'autre juridiction que celle des prud'hommes. La loi de 1884 est relative à la nécessité du travail dans les mines.

Des inspecteurs de fabrique ont été créés pour surveiller les conditions d'hygiène, de salubrité des ateliers.

Quant à la durée de la journée de travail, elle varie, pour les adultes, mais, comme dans les autres pays, à la suite de la manifestation du premier mai, les anciens socialistes réclament la durée de huit heures.

L'initiative privée a créé, de son côté, des sociétés de secours mutuels, des associations professionnelles, des sociétés de consommations, des banques populaires de crédit, des associations de petits industriels pour se procurer de l'argent, des syndicats agricoles, des sociétés d'assurances du bétail et d'assurances contre la grêle.

Une des plus importantes associations, est l'Union ouvrière fondée en 1866, à Stockholm. Elle possède une bibliothèque, des cours gratuits, une Société chorale, un orchestre, et elle n'est tenue à l'écart des agissements socialistes.

En résumé, la situation de l'ouvrier suédois n'est pas malheureuse. L'ouvrier travaille pas le dimanche, et il peut, à bon marché, par les bateaux à vapeur, se rendre, avec sa famille, dans les environs de la ville, et prendre des plaisirs honnêtes.

L'ouvrier scandinave gagne peu, mais la nourriture n'est pas chère, et le logement est d'un prix abordable.

La classe riche s'occupe beaucoup de l'amélioration de la classe ouvrière.

FEUILLETON.

GRAND CŒUR

—PAR—

PAUL D'AIGREMONT.

TROISIÈME PARTIE.

LA FILLE ADOPTIVE.

(Suite.)

Mais Jacques, ayant surmonté l'horrible crise de la mort de Blanche et de Marguerite, semblait maintenant avoir fait un nouveau pacte avec la vie, la force et la santé.

Toujours dehors, par tous les temps, à chasser ou à surveiller ses travaux il avait rajeuni; sa haute taille s'était redressée; il paraissait avoir dix ans de moins que son âge.

Il voyait peu sa petite fille, à laquelle il ne témoignait aucune sympathie, aucune tendresse.

Jamais auprès de Diane, il ne s'était enquis de son éducation, de ses penchants, de son caractère.

Pas davantage il faut l'avouer, il n'avait demandé compte à la marquise des capitaux ou des revenus de l'orpheline qui lui était confiée.

—C'est extraordinaire qu'il n'aime pas l'enfant de sa fille.... disait-on autour de lui.

Lorsque Inès fit, en grande pompe, sa première communion dans la petite église du village, Jacques refusa d'y assister.

La veille, lui toujours si impassible avait montré une certaine inquiétude.

A la tombée du jour, il se rendit au cimetière.

Dans la chapelle de marbre blanc, il n'y avait pas une autre fleur que celles qu'il y avait portées, lui.

Il respira.

—J'aime mieux cela, dit-il. Pas plus qu'à l'ordinaire, Inès n'a songé à la morte.

Jamais, en effet, Diane ne l'avait amené prier sur la tombe de sa mère, jamais la pensée n'était davantage venue à la jeune fille de la parer ou de la fleurir.

Mais en cette circonstance, pouvait-elle ne pas y venir?....

Toute la nuit, Jacques, assis dans la petite chapelle, attendit.

Au matin, la cloche argentine traversa l'air.

Un peu plus tard, elle annonça le commencement, puis le milieu, puis la fin de la messe.... le cimetière ne reçut aucune visite.

—Oh! comme j'aime mieux cette indifférence et cet oubli, répéta Jacques de Rhodes, en se préparant à reprendre le chemin de sa demeure.

Puis avec un éclair dans les yeux :

—Non, dit-il, en regardant les dalles blanches, je ne me suis pas trompé!.... La vraie fille fût venue, même sans qu'on le lui dise!

Mais celle-là, *la tienne*, qui me la rendra?.....

L'hiver suivant, et comme Diane était dans son hôtel de la rue de la Chaise, on lui annonça la visite d'un jeune homme.

Ce n'était pas son jour de réception, mais il insistait tellement pour être reçu sans vouloir dire son nom, que la marquise consentit à le voir.

On l'introduisit dans un petit salon, où elle se rendit quelques minutes après.

Mais dès le seuil, elle tressaillit.

Celui qui était devant elle était son vivant portrait.

Dix-sept ans, mince, brun, pâle, il avait ses mêmes yeux, son teint, la coupe fine de son visage, tout jusqu'à l'expression dure et hautaine de sa physionomie.

Elle fit deux pas vers lui, plus que surprise, absurdie, elle dont le sang froid dominait cependant toutes les situations.

—Qui êtes-vous? demanda-t-elle, négligeant du coup toutes les convenances.

Il s'inclina.

—Louis d'Astarac, duc de Candales, madame, dit-il d'une voix au léger accent étranger.

Elle eut un geste de suprême étonnement.

—Mais vous êtes mon parent, alors? dit-elle.

—Oui, madame, je suis le fils de votre oncle, le comte Roger d'Astarac, le frère du duc Maxime, votre père.

—Mon oncle Roger..... répéta-t-elle.

Avec un flegme américain, que rien ne paraissait capable de démonter chez ce garçon, à peine un adolescent, il reprit :

—Oui, votre oncle Roger, celui que l'ambition et la misère avaient chassé du château d'Astarac pour aller chercher fortune en Amérique. Mon père, plus tard, s'est marié avec une jeune fille noble, d'origine espagnole; elle est morte, sans que je puisse me la rappeler.

—Ah! fit-elle. Et votre père?

—Mort également, il y a quelques mois à peine, en me recommandant de venir me mettre sous votre protection, si vous voulez m'accepter.

Diane spontanément tendit sa main.

L'orgueil ne lui ordonnait-il pas de recueillir et de protéger ce jeune homme qui portait son titre et son nom?

—Une bonne pensée qu'a eue la votre père, mon cousin, dit-elle.

Cette maison est désormais la vôtre. Ma fille sera mon frère. Est-ce ainsi que vous l'entendez?

—Oui, ma cousine. Mon père qui s'était informé de vous, savait que vous étiez une vraie Candales, il ne s'est pas trompé.

—Bien. Mais cela ne suffit pas. Que comptez-vous faire?

Car vous êtes à un âge où la carrière se choisit.

Armée ou diplomatie? J'ai de bonnes relations, et je vous aiderai.

—La diplomatie serait mes préférences, mais mon père, qui avait gagné une assez jolie fortune dans des spéculations heureuses, à Baltimore, a presque tout repordu dans les dernières années de sa vie. Il ne me reste pas assez pour faire figure dans les ambassades, surtout avec mon titre et mon nom.

Je crois qu'il vaut mieux que je devienne officier.

Mon père, du reste, le pensait ainsi.

—Il avait raison. Mais vous n'allez pas vous engager, je suppose?

—D'abord, je n'ai pas l'âge, n'ayant pas encore dix-sept ans. Ensuite, j'ai commencé mes études en vue d'entrer à Saint-Cyr. En demeurant un an dans une de vos meilleures écoles de Paris, je serai en état de passer un bon examen, je crois.

—Bien, dit Diane, ravie de cette raison américaine, pratique et calculatrice, c'est ainsi qu'il faudra faire. Venez d'abord vous installer chez moi. Ensuite, je commencerai mon rôle de mère adoptive et je vous conduirai dans l'école que vous choisirez.

—A Stanislas, ma cousine.

—A Stanislas, soit.

Le soir, on lui présenta Mlle Inès.

—Comme elle vous ressemble, s'exclama-t-il en la voyant.

Diane rougit.

—C'est assez extraordinaire, dit elle, car Inès n'est point ma fille, mais celle que le marquis d'Argelles avait eue d'un premier mariage. Vous vous trompez, elle ressemble à son père dont elle a tous les traits, surtout les yeux.

—Cependant, je vous assure qu'elle a vos mouvements, votre démarche, vos jeux de physionomie....

—C'est possible, fit la marquise en se mordant légèrement les lèvres, car ces choses-là s'acquièrent chez les enfants, par l'imitation, et la vie commune.

Puis s'adressant à Inès.

—Tu appelleras Louis, *mon cousin*, tout de même, dit-elle, et tu l'aimeras un peu, n'est-ce pas, mon adorée?

La fillette fixa sur le nouveau venu ses admirables yeux verts pailletés d'or, et pendant que son teint mat et blanc se coloraît légèrement :

—Cela dépend, dit-elle. S'il est complaisant pour moi, oui; mais pas autrement.

Diane l'attira vers elle par un irrésistible élan de passion maternelle, et baisant ses longues paupières frangées de jais :

—Qui donc ne t'aimerait pas et pourrait te contrarier? dit-elle.

Ce n'était pas elle à coup sûr qui eût été capable de ce coup d'Etat d'aller contre une volonté, un caprice, en même une fantaisie de Mlle Inès....

Assez à treize ans qu'avait alors la fillette, était-elle la plus étrange, la plus capricieuse, la plus fatiguante créature que la terre eût portée.

Elle ressemblait en effet à Fabien, d'une façon étonnante, avec la tournure, la démarche, et même les inflexions de voix de Diane.

Mais comme le disait la marquise, ces choses-là peuvent s'apprendre par l'intimité et le contact perpétuels.

Quant au moral, à part l'orgueil et encore un orgueil d'attitude et de paroles, non de sentiments ou de principes, elle n'avait rien du caractère de Diane.

C'était à son père qu'elle ressemblait encore de ce côté-là, ayant de lui la même faiblesse, la même indécision, la même absence complète d'énergie et de volonté.

Bien dirigé, ce petit caractère eût pu, chez une femme surtout, devenir d'une douceur et d'un effacement exquis; au contraire de gâter les extravagantes de Diane, Inès n'avait su que prendre un égoïsme, une suffisance, des caprices et des inconstances qui la rendaient insupportable.

Mais telle qu'elle était, jolie comme une petite Vénus brune, avec son adorable profil, son teint mat et ses splendides yeux pailletés d'or, son usage du monde qui adoucissait les angles de ses fantaisies, ses manières de petite chatte caressante, câline et capricieuse, elle plaisait à tout le monde.

Elle plut également à Louis d'Astarac, —le jeune homme continuait à porter ce nom d'Astarac, sous lequel on désignait les cadets de Candales,—et ils firent bon ménage ensemble.

On eût dit, en effet, un frère et une sœur, surtout à Argelès, où ils passaient l'été ensemble, courant les montagnes, les prés et les bois.

En grandissant, Inès devenait vraiment belle, tandis que son cousin restait ce qu'il était à son arrivée d'Amérique : un admirable garçon, au fin type bauquais, mais dont les magnifiques yeux de velours, comme ceux de Diane, étaient durs, impérieux, et à certaine moments très mauvais, pleins d'une flamme mystérieuse indéchiffrable, et fort inquiétante pour qui en eût surpris l'étrange et bizarre expression.

Un sentiment, acquis dans le milieu où il avait passé sa jeunesse, dominait tout en lui en effet.

C'était le désir d'être riche, fabuleusement riche.

D'Amérique, il avait rapporté ce que nos amis d'outre-mer appellent la *fièvre du dollar*.

—Avec de l'or, s'était-il dit, on a tout ce qui fait la vie heureuse et brillante. Donc, si je ne suis pas riche, je dois travailler à le devenir.

Ce n'était pas sa carrière d'officier qui pouvait lui procurer la fortune.

Mais sans défiorer son nom aux tripotages de commerce et d'industrie pour lesquels il avait un dédain non dissimulé, n'avait-il pas un moyen de l'acquérir, sans s'encanailler, ainsi qu'il le disait du bout de ses lèvres dédaigneuses?

Et cette adorable fillette, aussi noble que lui, à laquelle tous les millions de Jacques de Rhodes ne pouvaient échapper, n'était-elle pas placée sur son chemin, tout exprès pour lui faire atteindre son but?

Il s'agissait donc de se faire aimer d'elle, ce qui était d'ailleurs assez difficile, bizarre, légère et inconstante ainsi qu'elle l'était.

Quant à Diane, Louis d'Astarac, non seulement était sûr ne ne pas avoir de résistance de sa côté, mais il était même certain de trouver une alliée en elle.

En effet, voir sa fille adoptive porter ce nom et tirer de duchesse de Candales, le sien, qu'elle trouvait le plus noble, le plus pompeux de tous, paraissait à la marquise d'Argelès la dernière expression du triomphe et du bonheur.

Il y avait donc quelques années que le jeune homme portait ces deux plus savantes manœuvres, sans qu'il eût encore troublé la naïveté jeune et impeccable de sa cousine, lorsqu'un jour, une conversation changea absolument le cours de ses idées.

Il s'était lié, pendant les vacances, avec le fils du maître de Navailles, celui qui faisait à la fois les affaires de Diane et la majeure partie de celles de Jacques.

Ce jeune bohème, ardent travailleur, déjà au courant de l'étude qui devait lui appartenir un jour, lui apprit que tout ce qui brillait n'était pas or, et qu'à courir le monde, les plaires et les *filles*, la marquise loin de s'enrichir, avait si bien dévoré sa fortune et celle de sa fille, que pour le quart d'heure, elle commençait les expédients, c'est à dire les emprunts.

Louis sourit, point effrayé.

—M. de Rhodes n'emportera pas ses millions, dit il.

—Peut être, répondit-l'autre.

Le jeune duc eut un soubresaut.

Cependant, Quinquin demeurait.

—C'est un secret professionnel, je ne dois pas vous le dire.

—Alors, à quoi bon être amis?....

Le fils du notaire se laissa aller.

Depuis quelque temps, M. de Rhodes consulte Maxime, pour un projet qui lui trotte dans la tête, finit-il par dire.

—Ah! lequel?

—Il voudrait fonder un sanatorium d'enfants malades et pauvres, entre Biarritz et Saint-Sébastien.

Cette nouvelle coupait raison d'ordinaire des plus solides fortunes.

—Et sa petite-fille?

—Comme mon père lui en faisait l'observation, M. de Rhodes a répondu : Oh! celle-là, je lui en laisserai toujours assez.—Est-ce que l'argent fait le bonheur!....

Ces paroles bouleversèrent Louis d'Astarac.

Il n'était pas sans avoir constaté plus d'une fois la répulsion que le comte éprouvait pour la fille de Margueritte.

Intelligent comme il l'était, il s'informa, courut le pays, nous des relations avec des amis de M. de Rhodes.

Plus perspicace que Diane, il devina la situation et acquis la certitude que, soit pour une raison, soit pour une autre, Jacques déshériterait sa petite-fille aussi complètement qu'il le pourrait.

—Oh! mais non, se dit-il, changeons notre fusil d'épaule!....

Inès est jolie, mais si elle doit rester sans le sou, ce n'est pas mon affaire.

Il était entré un des premiers à Saint-Cyr, où il travaillait comme un forcené.

On disait qu'à la sortie, il serait également un des premiers sa promotion.

Il était un beau garçon, fier comme un garçon, Maurice Vallauris, point noble comme lui, mais d'un caractère adorable, gai, expansif, loyal, et dont la bourse, toujours largement garnie, était ouverte sans compter aux amis, surtout à Louis d'Astarac.

A cette époque, en effet, les Vallauris avaient déjà cette merveilleuse réussite, que nos lecteurs ont vue dans la première partie de ce récit et Roselin était trop fier de son fils pour ne pas lui donner son argent dont le jeune homme avait envie.

A l'école, où cependant les fils des plus forts industriels de Paris ne manquaient pas, Maurice passait pour l'un des plus riches.

Un jour, un accident de cheval le mit à l'infirmerie avec le genou démis.

Ce n'était pas grave, mais les mères s'alarment aisément.

Le lendemain, pendant que Louis causait avec lui, étendu dans son lit, une dame encore jeune, à la mine élégante et sévère, arriva accompagnée d'une jeune fille blonde, souple et grande, la plus adorable et la plus belle apparition que l'on puisse rêver.

Maurice, un peu pâle et tendit ses bras en disant :

—Maman!....

Laure Vallauris, car c'était elle, se pencha fort émue sur le lit de son fils, sans prendre garde au camarade qui rougissait jusqu'à ses oreilles.

—Méchant enfant, dit-elle avec le visage subitement baigné de larmes, méchant enfant qui nous fais de ces peurs-là!....

Quand nous avons reçu la lettre nous annonçant cet accident, Henriette et moi, nous avons perdu la tête. Nous n'avons pris que le temps de nous jeter dans une voiture pour courir à la gare. Heureusement qu'un train partait, sans cela je ne sais ce que nous serions devenues, inquiètes comme nous l'étions.

—Mais ce n'est rien, maman, absolument rien. Un simple écart de mon cheval hier au manège. Demain il n'y paraîtra plus.

—Je le sais. Le major que j'ai vu, avant de monter ici, nous l'a affirmé.

Elle l'embrassa de nouveau avec passion, tandis que la jeune fille, horriblement pâle, considérait le malade les yeux brillants, les lèvres légèrement tremblantes; mais sans prononcer une parole.

Maurice, tout heureux des caresses de sa mère, qu'il adorait, ne voyait point la suprême émotion de sa sœur; pas davantage l'admiration à peine dissimulée qu'éprouvait l'ami d'Astarac en présence de cette jeune fille, blonde, jusque-là inconnue, et si radieusement, si souverainement belle.

Enfin, la jeune duc, toujours observateur minutieux des convenances, comprit que sa présence était une gêne pour ces deux femmes qui ne le connaissaient pas, et doucement, avec un soupir de regret, il s'éclipsa, mais non sans avoir enveloppé d'un regard de convoitise ce pur visage aux yeux profonds, aux lèvres rouges, aux traits exquis, et dont le grand front pensif, le port de tête légèrement rejeté en arrière, dénotaient, avec l'expression du regard, une âme loyale et fière.

Dès qu'il eut quitté la pièce, Henriette respira, comme soulagée.

Un divin sourire entrouvrit ses lèvres, et à son tour elle se pencha sur Maurice.

Il n'y en a donc que pour maman, ce matin, dit-elle d'un timbre de voix pur et doux comme le son d'une petite cloche d'argent; et vous ne dites rien à votre Souriquette, mon Minou?

—Est-ce que je peux vous séparer toutes les deux dans mon cœur, mes adorées? répondit le malade, en attirant la jeune fille dans ses bras et couvrant de baisers ses admirables cheveux blonds, plus lumineux que de l'or en fusion.

Mais tandis qu'elle devenait encore plus pâle sous ces baisers qu'elle avait sollicités, que ses narines se dilataient légèrement et que ses beaux yeux se formaient avec un sentiment de bonheur et presque de recueillement infinis, Maurice ne paraissait éprouver qu'une émotion très douce et très calme.

Elle se releva cependant le visage rayonnant.

—Comme tu es belle, ce matin, lui dit-il, en admirant son costume simple, mais d'une suprême élégance. Cette toque de loutre va admirablement sur tes cheveux blonds.

Tu deviens chaque jour plus jolie, petite sœur.....

Maman, il faut y faire attention....

Tandis qu'il parlait d'un ton léger, un peu badin, mais important, Laure souriait, attendrie et heureuse.

Henriette, au contraire, devant ce bavardage presque indifférent, sentit une douleur aiguë lui labourer le cœur et ses grands yeux d'azur foncé se remplirent de larmes.

—Mon Dieu, qu'as-tu? demanda tout à coup le jeune homme. T'aurais-je fait de la peine?..... Voilà que tu pleures.....

Elle se raidit.

Une expression de fierté pudique releva singulièrement ses traits exquis.

—De joie, dit-elle doucement. Je suis si heureuse de voir que ton accident ne t'ait rien fait.

Une heure après, en descendant l'escalier derrière sa mère occupée à causer avec le major qui l'avait rejointe, Henriette en chancelant se disait :

—O mon Minou, je ne serai donc jamais que ta sœur?.... Et tu ne devineras pas à quel point je t'aime!....

Non, il ne le voyait pas....

Et elle était si bien devenue sa sœur, en effet, cette enfant mise un jour dans le berceau où il dormait dans la petite logement de la rue de la Fontaine-au-Roi, que Maurice avait presque oublié cette lointaine adoption, et dans tous les cas il ne parlait jamais.

D'un frère véritable, Maurice Vallauris avait la fierté un peu orgueilleuse, l'affection tranquille et sûre, l'indifférence joyeuse.

Il adorait sa petite sœur; il était fier de son intelligence, de sa grâce, de sa distinction; mais qu'un ami lui parlât de tout cela avec enthousiasme, il n'en souffrait point, au contraire.

Et le soir, lorsque Louis d'Astarac tout ébloui vint lui parler d'Henriette, en lui disant que Maurice ne protesta, ne souffrit, ne s'éveilla.

—C'est ta sœur, n'est-ce pas? lui demanda le duc.

—Assurément, répondit Vallauris avec l'aplomb de la vérité la plus indiscutable.

—Je n'ai jamais rien vu d'aussi divinement beau.

—Je te crois. Et bonne avec cela! Et intelligente! Et active!

C'est elle, Dieu me pardonne, qui dirige et fait marcher la maison, qui est impérieuse autant que la marquise, tu crois.... Elle n'a pas pas pareille sur terre.

Quand Maurice parlait de sa sœur, il ne tarissait plus.

—Sa Souriquette, quelle perfection!... Oh! j'ai marqué l'aurait, serait un fameux veinard!

Louis d'Astarac l'arrêta.

—Souriquette, répéta-t-il, le joli nom! D'où vient-il?....

—Tout petit, tout le monde la lui donnait dans notre quartier, tant elle était éveillée, intelligente, gentille, trottant menue et affairée comme une petite souris, pour aller faire les commissions de maman, sans jamais perdre une minute.

Et on oublie, bien vite, d'écrasser les principes aristocratiques du neveu de Diane, si hautaine cependant, le ravissaient au contraire.

La veille encore, si on lui eût parlé de gens faisant faire leurs commissions dans le quartier par leurs enfants, il eût joliment crié, de défaite du ménage.

Tandis que maintenant, tout ce qui touchait à cette ravissante fille aux yeux de pervenches fleuries et à la taille de déesse, le mettait au septième ciel.

Elle était autrement belle et captivante qu'Inès, celle là.

Et calme, et grave, et radieuse!....

En voilà une pour laquelle la couronne de duchesse semblait avoir été faite tout expres.

Sans compter que les millions du père Vallauris étaient aussi sérieux que ceux du comte de Rhodes, et que ces braves gens à l'âme toute droite ne chercheraient pas des imaginations pour déshériter leur fille, eux....

Alors, dans ces longues passionnées, les éternelles questions, les conversations toujours les mêmes, eurent lieu entre Louis d'Astarac et Maurice Vallauris.

Celui-ci d'ailleurs s'y prêtait de la meilleure grâce du monde, point frolsé la situation et acquis la certitude que, soit pour une raison, soit pour une autre, Jacques déshériterait sa petite-fille aussi complètement qu'il le pourrait.

—Oh! mais non, se dit-il, changeons notre fusil d'épaule!....

Inès est jolie, mais si elle doit rester sans le sou, ce n'est pas mon affaire.

Il était entré un des premiers à Saint-Cyr, où il travaillait comme un forcené.

On disait qu'à la sortie, il serait également un des premiers de sa promotion.

Il était un beau garçon, fier comme un garçon, Maurice Vallauris, point noble comme lui, mais d'un caractère adorable, gai, expansif, loyal, et dont la bourse, toujours largement garnie, était ouverte sans compter aux amis, surtout à Louis d'Astarac.

A cette époque, en effet, les Vallauris avaient déjà cette merveilleuse réussite, que nos lecteurs ont vue dans la première partie de ce récit et Roselin était trop fier de son fils pour ne pas lui donner son argent dont le jeune homme avait envie.

A l'école, où cependant les fils des plus forts industriels de Paris ne manquaient pas, Maurice passait pour l'un des plus riches.

Un jour, un accident de cheval le mit à l'infirmerie avec le genou démis.

Ce n'était pas grave, mais les mères s'alarment aisément.

Le lendemain, pendant que Louis causait avec lui, étendu dans son lit, une dame encore jeune, à la mine élégante et sévère, arriva accompagnée d'une jeune fille blonde, souple et grande, la plus adorable et la plus belle apparition que l'on puisse rêver.

Maurice, un peu pâle et tendit ses bras en disant :

—Maman!....

Laure Vallauris, car c'était elle, se pencha fort émue sur le lit de son fils, sans prendre garde au camarade qui rougissait jusqu'à ses oreilles.

—Méchant enfant, dit-elle avec le visage subitement baigné de larmes, méchant enfant qui nous fais de ces peurs-là!....

Quand nous avons reçu la lettre nous annonçant cet accident, Henriette et moi, nous avons perdu la tête. Nous n'avons pris que le temps de nous jeter dans une voiture pour courir à la gare. Heureusement qu'un train partait, sans cela je ne sais ce que nous serions devenues, inquiètes comme nous l'étions.

—Mais ce n'est rien, maman, absolument rien. Un simple écart de mon cheval hier au manège. Demain il n'y paraîtra plus.

—Je le sais. Le major que j'ai vu, avant de monter ici, nous l'a affirmé.

Elle l'embrassa de nouveau avec passion, tandis que la jeune fille, horriblement pâle, considérait le malade les yeux brillants, les lèvres légèrement tremblantes; mais sans prononcer une parole.

Maurice, tout heureux des caresses de sa mère, qu'il adorait, ne voyait point la suprême émotion de sa sœur; pas davantage l'admiration à peine dissimulée qu'éprouvait l'ami d'Astarac en présence de cette jeune fille, blonde, jusque-là inconnue, et si radieusement, si souverainement belle.

Enfin, la jeune duc, toujours observateur minutieux des convenances, comprit que sa présence était une gêne pour ces deux femmes qui ne le connaissaient pas, et doucement, avec un soupir de regret, il s'éclipsa, mais non sans avoir enveloppé d'un regard de convoitise ce pur visage aux yeux profonds, aux lèvres rouges, aux traits exquis, et dont le grand front pensif, le port de tête légèrement rejeté en arrière, dénotaient, avec l'expression du regard, une âme loyale et fière.

Dès qu'il eut quitté la pièce, Henriette respira, comme soulagée.

Un divin sourire entrouvrit ses lèvres, et à son tour elle se pencha sur Maurice.

Il n'y en a donc que pour maman, ce matin, dit-elle d'un timbre de voix pur et doux comme le son d'une petite cloche d'argent; et vous ne dites rien à votre Souriquette, mon Minou?

—Est-ce que je peux vous séparer toutes les deux dans mon cœur, mes adorées? répondit le malade, en attirant la jeune fille dans ses bras et couvrant de baisers ses admirables cheveux blonds, plus lumineux que de l'or en fusion.

Mais tandis qu'elle devenait encore plus pâle sous ces baisers qu'elle avait sollicités, que ses narines se dilataient légèrement et que ses beaux yeux se formaient avec un sentiment de bonheur et presque de recueillement infinis, Maurice ne paraissait éprouver qu'une émotion très douce et très calme.

Elle se releva cependant le visage rayonnant.

—Comme tu es belle, ce matin, lui dit-il, en admirant son costume simple, mais d'une suprême élégance. Cette toque de loutre va admirablement sur tes cheveux blonds.

Tu deviens chaque jour plus jolie, petite sœur.....

Maman, il faut y faire attention....

Tandis qu'il parlait d'un ton léger, un peu badin, mais important, Laure souriait, attendrie et heureuse.

Henriette, au contraire, devant ce bavardage presque indifférent, sentit une douleur aiguë lui labourer le cœur et ses grands yeux d'azur foncé se remplirent de larmes.

—Mon Dieu, qu'as-tu? demanda tout à coup le jeune homme. T'aurais-je fait de la peine?..... Voilà que tu pleures.....

Elle se raidit.

Une expression de fierté pudique releva singulièrement ses traits exquis.

—De joie, dit-elle doucement. Je suis si heureuse de voir que ton accident ne t'ait rien fait.

Une heure après, en descendant l'escalier derrière sa mère occupée à causer avec le major qui l'avait rejointe, Henriette en chancelant se disait :

—O mon Minou, je ne serai donc jamais que ta sœur?.... Et tu ne devineras pas à quel point je t'aime!....

Non, il ne le voyait pas....

Et elle était si bien devenue sa sœur, en effet, cette enfant mise un jour dans le berceau où il dormait dans la petite logement de la rue de la Fontaine-au-Roi, que Maurice avait presque oublié cette lointaine adoption, et dans tous les cas il ne parlait jamais.

D'un frère véritable, Maurice Vallauris avait la fierté un peu orgueilleuse, l'affection tranquille et sûre, l'indifférence joyeuse.

Il adorait sa petite sœur; il était fier de son intelligence, de sa grâce, de sa distinction; mais qu'un ami lui parlât de tout cela avec enthousiasme, il n'en souffrait point, au contraire.

Et le soir, lorsque Louis d'Astarac tout ébloui vint lui parler d'Henriette, en lui disant que Maurice ne protesta, ne souffrit, ne s'éveilla.

—C'est ta sœur, n'est-ce pas? lui demanda le duc.

—Assurément, répondit Vallauris avec l'aplomb de la vérité la plus indiscutable.

—Je n'ai jamais rien vu d'aussi divinement beau.

—Je te crois. Et bonne avec cela! Et intelligente! Et active!

C'est elle, Dieu me pardonne, qui dirige et fait marcher la maison, qui est impérieuse autant que la marquise, tu crois.... Elle n'a pas pas pareille sur terre.

Quand Maurice parlait de sa sœur, il ne tarissait plus.

—Sa Souriquette, quelle perfection!... Oh! j'ai marqué l'aurait, serait un fameux veinard!

Louis d'Astarac l'arrêta.

—Souriquette, répéta-t-il, le joli nom! D'où vient-il?....

—Tout petit, tout le monde la lui donnait dans notre quartier, tant elle était éveillée, intelligente, gentille, trottant menue et affairée comme une petite souris, pour aller faire les commissions de maman, sans jamais perdre une minute.

Et on oublie, bien vite, d'écrasser les principes aristocratiques du neveu de Diane, si hautaine cependant, le ravissaient au contraire.

La veille encore, si on lui eût parlé de gens faisant faire leurs commissions dans le quartier par leurs enfants, il eût joliment crié, de défaite du ménage.

Tandis que maintenant, tout ce qui touchait à cette ravissante fille aux yeux de pervenches fleuries et à la taille de déesse, le mettait au septième ciel.

Elle était autrement belle et captivante qu'Inès, celle là.

Et calme, et grave, et radieuse!....

En voilà une pour laquelle la couronne de duchesse semblait avoir été faite tout expres.

Sans compter que les millions du père Vallauris étaient aussi sérieux que ceux du comte de Rhodes, et que ces braves gens à l'âme toute droite ne chercheraient pas des imaginations pour déshériter leur fille, eux....

Alors, dans ces longues passionnées, les éternelles questions, les conversations toujours les mêmes, eurent lieu entre Louis d'Astarac et Maurice Vallauris.

Celui-ci d'ailleurs s'y prêtait de la meilleure grâce du monde, point frolsé la situation et acquis la certitude que, soit pour une raison, soit pour une autre, Jacques désheriterait sa petite-fille aussi complètement qu'il le pourrait.

—Oh! mais non, se dit-il, changeons notre fusil d'épaule!....

Inès est jolie, mais si elle doit rester sans le sou, ce n'est pas mon affaire.

Il était entré un des premiers à Saint-Cyr, où il travaillait comme un forcené.

On disait qu'à la sortie, il serait également un des premiers de sa promotion.

Il était un beau garçon, fier comme un garçon, Maurice Vallauris, point noble comme lui, mais d'un caractère adorable, gai, expansif, loyal, et dont la bourse, toujours largement garnie, était ouverte sans compter aux amis, surtout à Louis d'Astarac.

A cette époque, en effet, les Vallauris avaient déjà cette merveilleuse réussite, que nos lecteurs ont vue dans la première partie de ce récit et Roselin était trop fier de son fils pour ne pas lui donner son argent dont le jeune homme avait envie.

A l'école, où cependant les fils des plus forts industriels de Paris ne manquaient pas, Maurice passait pour l'un des plus riches.

Un jour, un accident de cheval le mit à l'infirmerie avec le genou démis.

Ce n'était pas grave, mais les mères s'alarment aisément.

Le lendemain, pendant que Louis causait avec lui, étendu dans son lit, une dame encore jeune, à la mine élégante et sévère, arriva accompagnée d'une jeune fille blonde, souple et grande, la plus adorable et la plus belle apparition que l'on puisse rêver.

Maurice, un peu pâle et tendit ses bras en disant :

—Maman!....

Laure Vallauris, car c'était elle, se pencha fort émue sur le lit de son fils, sans prendre garde au camarade qui rougissait jusqu'à ses oreilles.

—Méchant enfant, dit-elle avec le visage subitement baigné de larmes, méchant enfant qui nous fais de ces peurs-là!....

Quand nous avons reçu la lettre nous annonçant cet accident, Henriette et moi, nous avons perdu la tête. Nous n'avons pris que le temps de nous jeter dans une voiture pour courir à la gare. Heureusement qu'un train partait, sans cela je ne sais ce que nous serions devenues, inquiètes comme nous l'étions.

—Mais ce n'est rien, maman, absolument rien. Un simple écart de mon cheval hier au manège. Demain il n'y paraîtra plus.

—Je le sais. Le major que j'ai vu, avant de monter ici, nous l'a affirmé.

Elle l'embrassa de nouveau avec passion, tandis que la jeune fille, horriblement pâle, considérait le malade les yeux brillants, les lèvres légèrement tremblantes; mais sans prononcer une parole.

Maurice, tout heureux des caresses de sa mère, qu'il adorait, ne voyait point la suprême émotion de sa sœur; pas davantage l'admiration à peine dissimulée qu'éprouvait l'ami d'Astarac en présence de cette jeune fille, blonde, jusque-là inconnue, et si radieusement, si souverainement belle.

Enfin, la jeune duc, toujours observateur minutieux des convenances, comprit que sa présence était une gêne pour ces deux femmes qui ne le connaissaient pas, et doucement, avec un soupir de regret, il s'éclipsa, mais non sans avoir enveloppé d'un regard de convoitise ce pur visage aux yeux profonds, aux lèvres rouges, aux traits exquis, et dont le grand front pensif, le port de tête légèrement rejeté en arrière, dénotaient, avec l'expression du regard, une âme loyale et fière.

Dès qu'il eut quitté la pièce, Henriette respira, comme soulagée.

Un divin sourire entrouvrit ses lèvres, et à son tour elle se penc